



HAL
open science

La science après Auschwitz

Benno Müller-Hill, Josiane Olf-Nathan

► **To cite this version:**

Benno Müller-Hill, Josiane Olf-Nathan. La science après Auschwitz. *Alliage: Culture - Science - Technique*, 1990, 5, pp.31-37. hal-03401978

HAL Id: hal-03401978

<https://hal.science/hal-03401978>

Submitted on 25 Oct 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LA SCIENCE APRES AUSCHWITZ ?

Benno Müller-Hill

Benno Müller-Hill aurait pu se contenter d'être un bon généticien, passionné par les mécanismes de reconnaissance de l'ADN, et de rester à l'abri, dans son laboratoire, du bruit et de la fureur du monde. Mais il est de ceux que la passion de la science pousse aussi vers l'histoire et la philosophie de leur discipline. Préoccupé par le silence de l'Université allemande sur son rôle pendant la période nazie, c'est à l'occasion d'une réflexion sur «la philosophie et le vivant», qu'il mit le doigt dans l'engrenage qui l'amena à écrire *Tödliche Wissenschaft (Science nazie, science de mort)* paru en français aux Editions Odile Jacob en 1989.

Comment la science a-t-elle pu conduire aux abominations des scientifiques nazis? La recherche de la «vérité» pour elle-même, à l'exclusion de toute considération pour l'existence des hommes, est-elle capable d'engendrer de tels monstres? Pour Benno Müller-Hill, l'extermination des juifs, des tziganes et des malades mentaux, sous l'égide des psychiatres, des anthropologues et des généticiens, serait le produit d'une science sans justice, soumise à une «idéologie de la destruction, du mystère et de l'adoration du sang».

Sommes-nous sûrs d'être aujourd'hui à l'abri de tout danger de cet ordre?

Lorsque l'on commence à réfléchir à ce qui peut lier la science et la morale, on peut être enclin à réduire la question à l'assertion qu'en science, il s'agit de dire la vérité - rien que la vérité. Chacun d'entre vous aura été confronté à ce problème, à un moment ou un autre de sa carrière. Je me suis demandé quand cela m'était arrivé pour la première fois.

J'avais environ 14 ans, j'étais lycéen. Notre professeur de physique avait installé dans la cour du lycée une lunette astronomique avec laquelle nous devons observer un astre céleste. Nous nous mîmes en rang par ordre de taille, les plus grands devant, les plus petits derrière - comme j'étais petit, je me tenais tout au bout ; le plus grand regarda d'abord dans la lunette; on lui demanda: "Tu le vois ?", et il répondit: "Oui, pas nettement." Alors le maître dit qu'il fallait tourner l'objectif, l'élève tourna l'objectif et ainsi il le vit. Puis vint le second; on lui demanda également: "Tu le vois ?", et il répondit: "Oui, je le vois." Cela continua ainsi tout au long de la rangée jusqu'à peu avant moi. Là, quelqu'un

dit: “Je ne vois rien. C’est noir.” Le maître s’écria: “Bien sûr, tourne donc le truc, idiot !” L’élève mit au point et dit: “Je ne vois toujours rien.” Sur ce, le professeur approcha, se pencha, regarda lui-même dans la lunette et s’exclama. Il se redressa, et nous vîmes tous ce qui se passait. Devant la lunette, il y avait un clapet qui était fermé ! Aucun de ceux qui avaient “vu” n’avait en fait vu quoi que ce soit.

Il est intéressant de noter ce qui est advenu de ceux qui ont vu l’étoile. Parmi eux, il y a un professeur de physique, un professeur de botanique et aussi un professeur de philosophie, qui devint plus tard directeur des programmes d’une chaîne de télévision. Et celui qui n’avait rien vu, et qui était du reste très bon en physique et en math, mais mauvais en conduite et en latin, celui-ci dut quitter l’école. Il ne collait d’ailleurs pas bien avec nous, ses parents étaient ouvriers. C’était extraordinairement inhabituel au lycée Bertold de Fribourg, où l’on était en général fils de professeur, de médecin ou d’avocat. Ceci régla la question. Il quitta l’école et les autres firent carrière. Moi, j’ai été dispensé de cette épreuve. Je me demande encore aujourd’hui si je l’aurais surmontée. Les camarades de classe que j’ai récemment interrogés ne se souviennent de rien. Ils ont tout oublié.

Je fus confronté une seconde fois à ce type de problème lorsque j’allai à Munich pour étudier la chimie. J’avais quitté Fribourg pour Munich, car Fribourg ne me semblait pas assez bon et je voulais être là où l’on faisait la meilleure chimie possible. Munich m’apparaissait à l’époque comme le centre de la chimie en Allemagne ; c’était en 1955 environ. Je commençai dans l’Institut d’analyses inorganiques quantitatives. Je reçus un ballon avec du magnésium, fis la mesure, et elle était fausse. Il fallait un jour pour faire cela; le lendemain, j’obtins un nouveau ballon et mon dosage fut à nouveau faux. Je continuai ainsi pendant cinq jours et le sixième, j’avais vraiment l’impression que quelque chose clochait. Je me mis alors à discuter avec mes collègues étudiants - j’étais très timide et n’avais parlé à personne jusque là -, qui me demandèrent : “Que fais-tu ?” J’expliquai: “Je dose du magnésium et j’obtiens sans arrêt des résultats faux.” Ils se mirent à rire: “Mais ce n’est pas comme ça qu’il faut faire, il y a aussi le facteur empirique.” Et ce facteur empirique, ce n’était pas, disons, 1,05, mais 1,37 ou quelque chose d’approchant, c’est-à-dire très loin de la mesure ! J’ai alors refait un dosage et j’ai multiplié mes résultats par le facteur empirique. Ça collait. Et je peux vous dire que ce n’était pas le seul facteur empirique ! Par exemple, on ne dosait pas le nickel et le zinc comme des cations, ç’aurait été bien trop compliqué. Il est bien connu qu’au lieu du zinc, on utilise le chlorure, qui est beaucoup plus facile à doser que le zinc !

On se dit que tout cela cesse dès qu’on fait de la recherche. Il n’est plus possible alors d’agir ainsi. Mais si je regarde en arrière, je sais que dans mon

propre groupe, il y eut deux cas de fraude en vingt ans. Et que dans deux autres départements, il y eut aussi des cas de fraude qui furent publiés dans des revues. Il n'existe malheureusement pas dans les universités allemandes de mécanisme pour en débattre. On cache ça sous le paillason. En ce qui me concerne, j'ai eu la grande chance de découvrir moi-même la tromperie dans les deux cas, une fois très tôt et l'autre fois au dernier moment, de telle sorte que j'ai pu retirer in extremis un article de l'impression.

On pourrait penser maintenant qu'il n'existe vraiment rien d'autre que la vérité, rien que la vérité et c'est tout. Il y a une petite publication d'Emmanuel Kant, dans laquelle il s'interroge sur cette question pour en venir à la conclusion qu'il faut toujours dire la vérité. Kant écrit : "Dans l'ouvrage *La France en l'an 1797* de Benjamin Constant, on trouve ceci page 123." Il [Kant] cite Constant : "Le principe moral selon lequel il est toujours convenable de dire la vérité, rendrait toute société impossible, si l'on s'y tenait absolument. Nous en avons la preuve dans les conséquences très immédiates que le philosophe allemand [c.à.d. Kant, B. M.-H.] a tirées de ce principe, puisqu'il va jusqu'à prétendre qu'il serait criminel de mentir à un assassin qui nous demanderait si notre ami qu'il poursuit s'est réfugié chez nous." Et Kant poursuit en disant qu'il faudrait effectivement dire toujours la vérité à l'assassin qui s'enquiert du chemin pris par l'ami.

Cet essai de Kant, paru peu après le régime de terreur de Robespierre, m'a fait réfléchir. Car c'est exactement cette exigence toujours la vérité, ne dire toujours que la vérité (prendre garde à qui on la dit et quelles conséquences elle peut avoir) qui a conduit justement ici dans ce pays à l'horreur absolue. Je voudrais vous en donner quelques petits exemples. Après la publication des décrets de Nuremberg en 1935, beaucoup de juifs allemands, pour ne pas dire tous les juifs allemands, se trouvèrent dans une situation extraordinairement désagréable. Mais certains dans une situation pire que d'autres. Il y avait, par exemple, à Francfort un jeune homme qui avait une liaison avec une Allemande non-juive et qui fut dénoncé pour "honte raciale" (Rassenschande). Il passa en jugement. Pour sa défense, il argua que dans son entourage, tout un chacun savait que son père légal juif n'était pas son vrai père et que son vrai père était un officier allemand. Et du fait que sa mère n'était que demi-juive, il ne serait lui-même que quart-juif et il n'y avait donc pas de "honte raciale".

C'est là que commence la contribution de la science analytique. L'Institut francfortois de biologie héréditaire fut prié de fournir une attestation. Ce jeune homme était-il réellement le fils de ce père légal juif ou de cet autre homme non-juif ? Les experts étaient le baron von Verschuer, directeur de l'Institut à l'époque, et son élève favori, un homme qui se fit plus tard un nom, le docteur

Joseph Mengele. Tous deux -l'assistant détermina les données et le professeur les signa - en vinrent à la conclusion que le jeune homme était effectivement le fils de son père juridique, et que par conséquent l'accusation de "honte raciale" était bien fondée. Le tribunal a néanmoins cru en la bonne foi du jeune homme dans sa ferme conviction subjective que son père juridique n'était pas son vrai père, et il l'a relaxé. Cela toucha vivement le baron von Verschuer. Il déposa une requête au ministère de la Justice, car il trouvait scandaleuse la manière dont la science avait été outrepassée. Il avait pourtant démontré scientifiquement que ce jeune homme était vraiment le fils de son père juif et que, par conséquent, il y avait bien là un cas de "honte raciale". Le destin ultérieur de ce jeune homme n'est pas connu. Le "livre du souvenir" témoigne de ce que des Francfortois portant le même nom, mais avec d'autres dates de naissance, furent assassinés à Auschwitz.

Le baron von Verschuer fut nommé en octobre 1942 directeur du Kaiser Wilhelm Institut pour l'anthropologie, la science de l'hérédité humaine et l'eugénisme à Berlin-Dahlem, c'est-à-dire directeur d'un institut de recherche renommé et professeur à l'Université de Berlin. Son élève Mengele entra dans les SS et fut gravement blessé en 1942 près de Stalingrad. Il fut muté à Berlin pour cause d'invalidité à la guerre active. Il travailla alors quelques mois comme hôte dans l'institut de son maître. Pendant ce temps, tous deux ont très certainement dû discuter : "Alors, comment ça va continuer ? Que faisons-nous maintenant ? Etc." Le résultat, vous le connaissez : Joseph Mengele fut affecté le 30 mai 1943 à Auschwitz. Je suppose que le fait qu'il pouvait y continuer ses recherches ne compte pas pour rien dans cette décision.

Herr von Verschuer fit alors plusieurs propositions de recherches à la Deutsche Forschungsgemeinschaft [équivalent du CNRS français, NdT]. Vous voyez qu'à l'époque, c'était comme aujourd'hui. Les projets furent traités rapidement et acceptés à l'automne 1943. L'un de ces projets portait le nom de code "albumine". Et dans le premier rapport sur ce contrat, daté du 20 mars 1944, le baron von Verschuer s'adresse ainsi à la DFG : "Mon assistant, le docteur ès lettres et docteur en médecine Mengele, est devenu l'un des collaborateurs de cet axe de recherches. Il a été nommé *Hauptsturmführer* au camp de concentration d'Auschwitz. On y entreprend, avec l'accord des chefs des SS, des recherches anthropologiques sur les différents groupes raciaux du camp de concentration et des échantillons de sang sont envoyés pour analyse à notre laboratoire." Dans le second rapport, du 4 octobre 1944, il écrit : "La recherche est ensuite poursuivie en collaboration avec le Dr. Hillmann, du Kaiser Wilhelm Institut pour la biochimie."

Il faut que je m'interrompe ici. Avant de continuer, je veux qu'il soit clair que j'approuve la phrase qui stipule qu'on ne doit jamais condamner un homme

si l'on ne s'est pas trouvé dans la même situation que lui. Et je dis aussi que celui qui réfléchit au comportement des autres gens devrait toujours repenser à cette phrase. Donc, le docteur Hillmann, qui fut par la suite le premier Président de la Société allemande de Chimie clinique, accepta le sang d'Auschwitz et y travailla dans l'institut du professeur Butenandt, futur Président de la Société Max-Planck. Que cela se soit passé ainsi, la Kaiser Wilhelm Gesellschaft n'était pas tout à fait sans le savoir à la fin de la guerre. Car quelqu'un a bavardé, on ne sait pas très bien qui. Il y eut en 1946 une commission de la Kaiser Wilhelm Gesellschaft qui s'est occupée de ce problème, où il a été question du sang, mais pas de l'endroit où on y avait travaillé. Personne - et je trouve cela remarquable et scandaleux - ne voulait voir les cahiers de laboratoire du docteur Hillmann. Personne ne voulait voir aucun cahier du laboratoire de von Verschuer. Les détails n'intéressaient pas la commission. Le sang fit encore une fois surface en 1949, dans un mémoire qui fut cosigné par cinq professeurs, parmi lesquels figurait aussi Herr Butenandt, sur le baron von Verschuer, qui "possède toutes les qualités qui le prédestinent à être un chercheur et un maître pour la jeunesse universitaire".

Dans ce mémoire, il est écrit : "Les documents disponibles ne permettent pas de savoir jusqu'à quel point le Dr. Mengele lui-même était au courant de l'horreur et des meurtres commis à Auschwitz durant la période en question, c'est-à-dire pendant la réalisation des analyses sanguines." A ceci, je dois ajouter que les hommes qui ont rédigé ce mémoire n'ont malheureusement pas lu le livre de Weinreich, *Hitler's Professors*, paru en 1946 à New-York, dans lequel les actes de Joseph Mengele à Auschwitz sont en effet explicitement décrits.

Comme toujours, j'ai eu connaissance le premier de cette recherche de Mengele et Hillmann, lorsque j'ai lu en 1983 les documents les concernant de la DFG. Les documents de la DFG de cette époque sont conservés ainsi que la correspondance de von Verschuer avec l'un de ses collègues, où le nom de Hillmann apparaît encore une fois dans ce contexte. Il n'est pas tout à fait inintéressant de se demander ce que von Verschuer et Mengele avaient en tête. Quel était le problème ? Le baron von Verschuer s'intéressait à la question suivante : "Des groupes raciaux différents réagissent-ils différemment à différentes maladies infectieuses ?" En d'autres termes, les "aryens" réagissent-ils différemment des juifs, lorsqu'on leur inocule le typhus exanthématique ? Et les expériences qui furent effectivement réalisées consistèrent à infecter des juifs et des tziganes à Auschwitz. On fit aux personnes infectées des prélèvements sanguins avant et après l'infection, lesquels furent envoyés à Berlin aux fins d'analyse. Pour cette analyse, on utilisa la méthode de Abderhalden, dont les plus âgés d'entre vous se rappelleront peut-être encore le nom.

Monsieur Abderhalden était un citoyen suisse, professeur de biochimie à Halle. Que Hillmann ait utilisé la méthode de Abderhalden est d'une certaine ironie. Car c'était une méthode dont on a pu dire par la suite qu'elle ne marchait pas. Ceci n'était pas évident pour Herr von Verschuer, car personne n'osait à l'époque mettre en question ouvertement la méthode de Abderhalden, et pourtant même les déterminations du sexe faites d'après elle ne fonctionnaient pas. Après la guerre, les participants se sont tous tus. Le professeur Butenandt m'a expliqué que j'étais le premier à avoir attiré son attention sur cette recherche de Hillmann dans son propre institut.

Je rappelle encore que jusqu'en 1944, on a établi dans l'institut de Verschuer à Berlin des certificats raciaux. Songez, s'il vous plaît, à ces certificats raciaux qui avaient toujours le même contenu : une personne quelconque, qui était juive, affirmait, désespérée, que son père juridique n'était pas son vrai père. J'ai parlé à beaucoup de scientifiques qui avaient fait de telles investigations et écrit des attestations, et presque tous ont répondu qu'ils avaient effectué ces examens très scientifiquement - la vérité et rien que la vérité -, qu'ils ne se sont pas laissés abuser. C'est-à-dire qu'ils ne se sont pas préoccupés du fait que ces personnes qui comptaient alors comme juives, dont le père était considéré comme juif d'après les analyses, que ces personnes devaient ensuite aller à Theresienstadt ou à Auschwitz. C'était totalement en dehors des réflexions des savants. Doit-on en conclure que la science sans morale et sans justice conduit à Auschwitz? Auschwitz est en dernière instance le symbole d'une science sans justice. Et la science sans justice mène aussi ses auteurs au malheur. Ce dont nous avons besoin, c'est bien de science et en même temps de justice.

Dans un pays heureux - l'Allemagne n'est pas un pays heureux -, on n'aurait jamais dû ressentir le besoin ou la nécessité de parler de tout cela, et il n'aurait pas non plus été nécessaire de parler de ce que je vais dire maintenant. Comme vous l'avez certainement remarqué, il existe dans notre pays un courant puissant qui défend une autre argumentation. Il ne dit pas : la science et la justice sont nécessaires, mais : la science est responsable de tout. La science doit disparaître pour que la justice puisse être. Le document le plus complet qu'il m'ait été donné de voir dans ce contexte est la résolution de la "journée exceptionnelle" du SPD du Land de Schleswig-Holstein, le 8 juillet dernier. Dans cette résolution du SPD, il est proposé d'interdire toute la recherche et la production de génie génétique. Vous serez étonnés d'apprendre que, par exemple, tout diagnostic utilisant d'une façon ou d'une autre l'ADN soit interdit aussi. Pas seulement les diagnostics existants, mais aussi le développement de nouvelles méthodes. Tout est interdit. Il ne reste absolument rien. Dans la résolution de cette conférence du parti, on interdit même tout conseil en génétique humaine. Je trouve que ce document, qui affirme qu'on ne peut

parvenir à la justice que sans science, est tout aussi terrifiant que l'affirmation contraire, comme quoi l'on peut faire de la science sans justice. Ce texte me semble tout à fait extraordinaire. Etrange également que cette résolution n'ait pas été remarquée. La presse locale a vaguement évoqué la chose, à quel point le SPD s'était encore montré responsable, etc. Mais rien de critique n'a été publié à ce sujet. Je trouve cela également affreux. Et quand on réfléchit à ce qu'on pourrait bien faire, alors on se demande ce qu'il en est des scientifiques - ceux-ci sont-ils encore en mesure d'expliquer par l'intermédiaire des médias ce qu'ils font à la population ? J'ai l'impression que ça ne va plus. Expliquer la science à d'autres paraît extraordinairement difficile.

Songez donc au *Human Genome Project*, qui a été entrepris avec un grand enthousiasme aux États-Unis et dont le but est d'explicitement totalement le génome humain. Je considère que ce projet est intéressant, raisonnable et digne d'être soutenu. Mais le terrible est que des scientifiques désireux de participer au projet écrivent que des examens systématiques de toute la population doivent être effectués grâce à ces nouvelles méthodes. Les gens qui font de telles propositions ne se demandent même pas si cela pourrait marcher. Je suis d'avis que ces méthodes d'analyse RLFP ne peuvent pas être employées à grande échelle. Quoi qu'il en soit, les scientifiques sont tenus d'expliquer que le savoir sur le génotype d'un individu est propriété exclusive du porteur lui-même et que personne d'autre n'a droit à ce savoir, que le gouvernement, les assurances et les employeurs n'y ont aucun droit. Cette déclaration fait défaut et, je l'avoue, que je n'ai pas réussi à convaincre beaucoup de mes collègues qu'il serait important de se mettre d'accord par écrit sur de tels objectifs sociaux. Je me doute pourquoi. Parce qu'il ne sera pas très facile de les faire accepter partout.

D'un côté, les gens qui veulent détruire la science en raison de telles incertitudes sont terrifiants. On ne le peut ni ne le doit. De l'autre côté, les scientifiques qui ne réfléchissent plus à ce qui est arrivé, qui ne veulent qu'aller de l'avant en prétendant que le passé ne les regarde pas, sont tout aussi terrifiants. J'espère qu'un jour, le point de vue - qui est le mien - selon lequel les deux, la science et la justice, sont nécessaires et qu'on ne peut pratiquer l'une sans se préoccuper de l'autre, réussira à s'imposer.

Ce texte a été publié le 20 janvier 1990, dans le quotidien *Die Tageszeitung*. Traduction et présentation de Josiane Olf-Nathan.